1re ANNÉE — No 7 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 28 JUIN 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

PIERROTADE (*Poésie*) .... HUGUES DELORME
LA SAINT JEAN-BAPTISTE .... FRANÇOISE
LETTRE DE PARIS .... VICOMTESSE D'AUBERVILLIERS
LES ENFANTS .... FRANÇOISE
MARIAGE D'UNE PETITE PRINCESSE (*Etude Historique*) .... MME SAUVALLE
A MESSIEURS NOS ÉPOUX .... ESTHER
LA GRAPHOLOGIE .... M. JEAN DESHAYES
LE ROMAN D'UNE PRINCESSE (*Suite*) .... CARMEN SYLVA
UNE JEUNE FILLE DOIT-ELLE ÉPOUSER UN HOMME DE CONDITION INFÉRIEURE À LA SIENNE? .... S
LA DISTRIBUTION DES PRIX DU CONSEIL DES ARTS .. CLAIRE MONTFERRAND
LA MORT DU POÈTE ....
EN GLANANT ....
PAGES DES ENFANTS :
CAUSERIE .... TANTE NINETTE
VOYAGES PERSONNELS .... CHRISTINE DE LINDEN
PETITE POSTE DE FAMILLE .... TANTE NINETTE
LES JEUX D'ESPRIT ....
A TRAVERS LES LIVRES .... FRANÇOISE
LE TRÈFLE .... A. H.
CUISINE FACILE ....
CONSEILS UTILES ....

Les numéros du mois de juillet paraitront le 12 et le 26.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

PIERROTADE

(Vers inédits au *Journal de Françoise*.)

Pierrot est mort, bien mort, car les sots l'ont tué.
Et le sot porte en soi des pouvoirs invincibles
Toutes les fois qu'il prend farouchement pour cibles
Les jours d'un pauvre diable au rêve habitué.

Pierrot s'est endormi dans la nuit éternelle.
Scaramouche vêtu de noir a dit AMEN *:*
Colombine daigna jeter un cyclamen
Sur le corps ;... puis s'enfuit avec Polichinelle.

Cependant que, voûté, boitillant de travers,
Cassandre confiait gravement à Léandre :
" Voilà qui prouve bien qu'on ne doit jamais prendre
" Des vêtements légers quand pleurent les hivers."

" Il est plus pâle encor !" soufflait Gautier-Garguille
" Il est encor plus laid !" ricanait Arlequin.
Bref la fille, le fat, l'ivrogne, le faquin,
Le podagre pansu, le traîneur de béquille,

L'homme à la batte, l'homme à la gibbosité,
L'inconscient gâteux, la savante gripouille,
Sont venus outrager avec soin la dépouille
Du candide rêveur ami des ciels d'été,

Puis se sont en allés en parlant d'autres choses !
Et le corps de Pierrot, étendu sur le sol,
Reste seul avec les chansons du rossignol,
La caresse du vent et la senteur des roses.

Parfums, sons et couleurs vibrent d'un même accord.
L'oiseau jette au ciel clair l'éclat des vocalises ;
La fleur frissonne toute au pur baiser des brises ;
Et l'âme de Pierrot plane sur ce décor...

Et plus tard, dans le val que son ombre protège,
Les amoureux pour qui c'est toujours le printemps,
Viendront l'hiver cueillir, de leurs doigts grelottants,
La blanche fleur, la fleur douce du perce-neige.

Paris, 1902. HUGUES DELORME.

La Saint Jean-Baptiste

POUR que le succès de cette fête soit véritablement grand, pour qu'elle demeure notre jour par excellence de réjouissances nationales et qu'elle nous fasse, d'année en année, plus Canadiens et plus dévoués à la patrie, deux conditions me semblent, surtout, essentielles :

1o. L'observance fidèle et générale par tout le Canada, du vingt-quatre juin.

Puisque ce jour, qui est en même temps la célébration d'un grand saint protecteur du Canada—a été consacré, par le temps et le vœu public, pour témoigner hautement de notre patriotisme, qu'il soit scrupuleusement gardé et que, dans toutes les parties du pays où coule dans les veines du sang français, le vingt-quatre de juin soit le plus beau jour de l'année.

En supposant même que, prenant occasion de ce jour, on rassemble plus particulièrement les délégations et les sociétés sur un point choisi de notre province—comme cette année, à Québec, pour le centenaire de l'Université Laval—les autres Jean-Baptistes qui resteront dans les villes et les villages—et il y en aura toujours assez—devront fêter aussi chez eux la fête nationale.

Que la Saint-Jean-Baptiste n'ait donc qu'un seul et même jour de célébration par tout le pays, comme la Noël, comme la Pâque....

2o. Que le vingt-quatre juin soit vraiment un jour de fête dans tous les rangs de la société, que pour cela, nos gouvernants le décrètent fête civique. Que ce soit surtout la fête du peuple, et puisque le riche peut s'octroyer bien des congés et des réjouis-

sances, essayons d'en faire une date heureuse au pauvre, à l'humble artisan. Qu'il puisse, dès le matin du vingt-quatre juin, revêtir l'habit des dimanches, sortir par les rues pavoisées, sentir que c'est sa fête aussi puisque c'est celle de sa nationalité, et en avoir assez de bonheur pour oublier—ne fut ce que la longueur de ce jour,—maintes duretés du sort.

Voilà comment je rêve qu'on la fêtera, dans l'avenir, notre grande solennité nationale.

FRANÇOISE.

Lettre de Paris

Paris, 14 juin, 1902.

Ma chère Françoise,

ENFIN nous voici un peu tranquilles et je puis vous griffonner quelques lignes, mais, que d'événements depuis que je vous envoyais ma première lettre : les élections, la catastrophe de la Martinique, l'affaire Humbert-Crawford, le voyage de Russie, la démission du cabinet et la formation d'un nouveau ministère. C'est toute une époque que cela et quelle curieuse époque ! Notre premier ministre est déjà fameux, on l'appelle l'abbé Combes. Savez-vous bien qu'il a porté la soutane, notre petit Robespierre, et que dans les écoles on se sert encore d'une excellente géographie de M. l'abbé Combes qui n'est autre que le succès de M. Waldeck-Rousseau ! Ah, il n'est pas bien terrible, le pauvre homme ; quelqu'un le félicitait d'avoir réussi à former si promptement un cabinet : " C'est vrai, dit-il, ça s'est fait assez vite, mais, n'empêche que j'ai perdu un parapluie ! " Le mot a déjà fait le tour de tout Paris et n'ajoute pas au prestige du ministère. Vraiment, on regrette Waldeck-Rousseau, au moins celui-là avait de l'allure et de la tenue, un peu casseur d'assiettes c'est vrai, mais le peuple français qui aime tant le bruit ne pouvait guère le lui reprocher.

Avez-vous vu Humbert ? c'est le cri du jour ! on soupçonne les fugitifs d'être réfugiés en cinquante endroits différents et notre police, après avoir tenu les yeux si longtemps fermés, s'obstine à les ouvrir mais sans résultat, on ne déniche aucune trace et les découvreurs policiers font la joie des chansonniers. Tout finit en France par des chansons, il y a longtemps que les chansons sont venues, quant à la fin de l'histoire, on ne la tient pas encore. Il est vrai qu'on vient de s'apercevoir que les photographies expédiées partout et publiées ne ressemblaient pas plus à la majestueuse Madame Humbert et à l'immariable Mlle Daurignac qu'au Grand Turc et à la Sultane Validé. On s'est donc empressé de tirer de nouvelles épreuves qui ne seront sans doute pas plus utiles que les premières, puisque ces voyageurs prudents ont dû prendre grand soin de se faire des têtes présentant le moins d'analogie possible avec les portraits qu'ils avaient laissés derrière eux. Autre complication : on dit maintenant que la vierge austère Daurignac, qui résista si longtemps aux attentions des Crawford, n'est pas une fille mais un garçon ce qui expliquerait bien des réticences. On dit encore....., mais que ne ne dit-on pas ? On sera fixé quand ils seront arrêtés ; mais, quand le seront-ils ? Si vous les rencontrez quelque part en villégiature sur les bords du St-Laurent, expédiez-nous les donc. Quel joli procès cela ferait à Paris pour la rentrée des tribunaux !

L'exode des Parisiens pour Londres vient de commencer. Vous ne vous faites pas une idée de la quantité de personnes qui traversent la Manche pour assister aux fêtes du couronnement.

Jamais en voyant cela on se douterait que Français et Anglais s'aiment si peu au fond. Ils n'ont pas l'air de pouvoir vivre les uns sans les autres. Des centaines de personnes sont allées, cette semaine, visiter le magasin où était exposé le trousseau du couronnement de la Reine Alexandra. Il y avait huit costumes splendides, tous faits d'étoffes anglaises mais préparés par des mains françaises. C'est ainsi qu'on a éludé le rescrit royal. Les privilégiés n'étaient admis que sur présentation de cartes d'invitation que l'on se disputait. Chez Redfern rue de Rivoli, il y avait aussi une exposition de lingerie destinée à Sa Majesté et devant laquelle se pavanait toute la gent coquette.

Je n'abandonnerai pas cette question de chiffons sans vous dire un mot des nouveautés lancées, dimanche dernier, à Auteuil, au Grand Steeple Chase, gagné par " Gratin," un excellent sauteur appartenant à Mme Ricotti, une ancienne danseuse de l'Opéra. J'ajoute que le deuxième prix a été gagné par un cheval appelé ' Verdi.'' Tout le Conservatoire National de Musique, quoi ! Revenons aux toilettes. C'est le Style Louis XVI qui domine, nombre de corsages Pompadour en soie avec des jupes en linon, en mousseline ou en dentelle ; on porte avec cela de charmantes capelines du genre de celles qu'on voit sur les portraits des ancêtres. J'ai noté aussi une tendance à porter des boléros ou de petits collets garnis de dentelles vénitiennes ou irlandaises. La couleur prédominante des étoffes est le bleu : depuis le bleu pastel jusqu'au bleu de roi.

Mais j'arrive à des choses moins gaies. Le suicide le plus dramatique, qui ait jamais été commis, vient d'émouvoir tout Paris. C'est absolument saisissant. Une demoiselle bien connue dans la société parisienne, Melle Tangry, visitait l'autre jour les ateliers du Creusot, en compagnie d'un groupe d'amis. Tandis que tous admiraient les roues énormes qui font fonctionner les laminoirs de rails, la jeune fille, très jolie, âgée de 20 ans seulement, plaça sa tête délibérément entre les deux roues qui l'enlevèrent sans qu'on pût la retenir ou arrêter leur mouvement et mirent en lambeaux toute la partie supérieure de son corps. Un cri d'horreur s'éleva et plusieurs des personnes présentes s'évanouirent. Quelques ouvriers se couvrirent le visage, tandis que d'autres couraient en tous sens, gesticulant comme des fous. Un d'eux trébucha contre des barres de fer encore rouges qui le brûlèrent à tel point qu'il en mourra. La jeune fille était la sœur de l'ingénieur Tangry, qui a été chargé de dessiner, pour le gouvernement russe, le type des locomotives du Transsibérien. Le modèle de M. Tangry a été construit au Creusot. Quand la locomotive a été essayée entre Paris et Chartres, tandis qu'elle marchait à 72 milles à l'heure, l'ingénieur, M. Tangry, se pencha pour

constater l'action des roues, sa tête fut emportée par la maçonnerie d'un tunnel sous lequel la machine venait d'entrer. Est-ce la hantise de ce terrible accident qui a poussé cette malheureuse jeune fille à commettre cet acte désespéré ? personne ne peut le dire.

Mais tout cela n'arrête pas la douce gaité française, ni la sottise de nos contemporains. Le cirque amateur Mollier a repris ses séances qui dépassent en excentricité tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. La coutume était d'accorder un prix au plus joli chapeau porté le soir de l'ouverture, et les concurrentes étaient placées, dans une loge, devant laquelle défilaient ces messieurs qui se formaient une opinion et déposaient un bulletin de vote. Tout a été changé cette fois. Les chapeaux ont été posés sur la tête des écuyers assis en rond sur la piste, dans leur tenue de manège, et ces dames intervertissant les rôles ont défilé pour donner leurs suffrages. L'aspect de toutes ces figures glabres, surmontés d'échafaudages printanniers artistiques et flamboyants, était absolument grotesque et l'on s'est, paraît-il, beaucoup amusé. Notre jeunesse dorée n'a pas besoin de grand chose pour se distraire.

Demain, dimanche, se court le grand Prix de Paris, et, pour la première fois depuis trois ans, les Anglais consentent à concourir. Ils ont envoyé leur favori " Sceptre " qui voyage avec un chargement d'avoine anglaise et un réservoir d'eau britannique pour ne pas changer de régime. Quelle gloire pour l'eau de la Tamise !

Vicomtesse d'Aubervilliers

Au cimetière.

On enterre un littérateur de marque et l'orateur chargé de l'oraison funèbre prononce un discours d'une longueur démesurée.

—C'est parfait ! ajoute quelqu'un en le félicitant. Mais, sacrebleu ! il faisait froid et c'était long.

L'orateur distrait :

—Qu'est-ce que vous voulez ! C'est la première fois que je disais du bien de lui !

Les Enfants

C'EST pendant la saison où ils s'épanouissent comme de grandes fleurs sur les squares, les gazons, à l'ombre des arbres, que nous pouvons mieux observer la floraison de ces graines d'âmes, qui ne demandent qu'à germer.

Dès le premier éveil de l'âme et de ses manifestations charmantes, l'enfant devient intéressant. Je les aime depuis cet instant, et, j'ai toujours un plaisir nouveau à noter l'expression naïve et toujours neuve de leurs sentiments. Combien de fois ils nous déconcertent par la justesse de leurs remarques, par la logique sans réplique de leurs propos !

Les tout petits petits, surtout, sont ceux qui m'attirent le plus, ceux-là que les tendresses malentendues d'un entourage trop faible n'ont pas eu le temps de gâter, dont l'esprit n'est pas encore éveillé au souci de plaire et qui ne songent pas à singer le petit homme et la petite femme dans leurs insupportables défauts.

Dans le parc Monceau, à Paris, l'un des plus jolis et des plus poétiques oasis de la capitale française, il y a une grande allée spécialement consacrée aux enfants. C'est là qu'ils vont, accompagnés de leur bonne, remuer le sable avec de minuscules pelles, édifier d'infinitésimales plate-bandes et construire des fours à pain de poupée.

Quand le hasard me faisait traverser le parc, je m'arrêtais, chaque fois, pour les regarder jouer, et écouter ces mots charmants qu'on n'a pu mieux classer qu'en les appelant : mots d'enfants. Je me souviens entr'autres de la superbe colère d'un marmot de six ans, que l'on voulait empêcher de jeter sa balle quelque part.

—Tu ne veux pas ! tu ne veux pas ! criait-il à sa bonne. Non ? Eh bien, je vais retourner dans mon chou !

Je ne me rappelle pas si la menace eut l'effet désiré, mais je ne pus m'empêcher de témoigner mes plus affectueuses sympathies à son auteur.

Une autre fois, c'était une mignonne fillette qui partageait une brioche avec un compagnon de son âge.

—Tiens, fit-elle en lui tendant une très inégale part du gâteau, prends le joli, joli petit, et je vais garder pour moi le vilain gros.

Et " le vilain gros " disparut sous ses quenottes blanches, avant que le garçonnet, rendu muet par la spéciosité du raisonnement, eut le temps d'en pénétrer la fausse subtilité et de réclamer à cors et à cris.

C'était le triomphe de la ruse féminine sur la bonasserie masculine. L'histoire—toujours ancienne—se répèterait encore.

Dans cette circonstance, la fillette avait obéi plutôt aux instincts de la faiblesse, luttant par l'astuce contre la force, qu'aux sentiments de ce dévouement touchant dont fait souvent preuve la petite sœur envers le petit frère.

Vous avez déjà vu ces miniatures de mères, hautes comme une botte, consolant, protégeant les petiots dont elles ont assumé la garde. Cela m'attendrit sans cesse de les voir ainsi dans l'exercice de leurs fonctions d'abnégation, de renoncement et de sacrifices qui feront plus tard toute leur vie. Déjà, mon Dieu, souffrir, se dévouer, relever ceux qui tombent, et soutenir ceux qui chancellent !

L'autre dimanche, jour de fête en l'église de Saint-Louis de France, l'autel, sous la pression d'un bouton électrique, s'illumina, soudain, de mille rayons de flammes. Le coup d'œil était féerique ; j'en admirais l'effet en même temps que le bon goût qui avait présidé à une si savante disposition des lumières, quand un léger chuchotement, près de mon banc, dirigea mon attention de ce côté.

—Viens cite, Titit, disait une bonne-femme de six ans à son petit frère un peu moins âgé qu'elle, tu verras ben, ben.

Et la jeune maman rentra tout entière dans l'ombre d'un énorme pilier pour laisser la place grande à Titit, qui contempla longuement, bouche ouverte, les splendeurs de l'illumination, sans se soucier un seul instant du sacrifice qu'on s'imposait pour lui. Homme, va !

La psychologie enfantine est une étude attachante, quand l'enfant ne se sent pas observé et qu'il ne " pose " pas pour la galerie.

En traversant le square Saint-Louis, un de ces matins, une délicieuse créa-

ture, de trois ans à peine, jouait près de sa bonne ; non loin d'elle, un bon gros chien, tout pataud, allongé paresseusement dans l'allée, les yeux demi-clos, songeait ...., (A quoi rêvent donc les chiens?) L'enfant commença à le taquiner de loin, à lui jeter du sable, des brindilles ramassées ici et là ; la bonne bête — intérieurement amusée, j'en suis sûre, de ces agaceries, — ne donnait d'autre signe de vie que dans le mouvement rythmique de sa queue.

La petite, s'enhardissant, s'approchait de plus en plus du molosse ; un caillou qu'elle lança tant bien que mal, atteignit enfin le chien sur le museau ; secoué de sa torpeur, il se leva et se dirigea—pas méchant pourtant—vers l'enfant. Larmes, terreurs et désespoir de mademoiselle Bébé qui courut, en trébuchant, se cacher la figure dans le tablier de sa bonne.

Et je me disais en continuant ma promenade : L'enfant c'est, souventes fois la femme ; le chien, c'est le mari. Ah ! le pauvre mari !

Des mots d'enfants, j'en fais une collection. Ce sont les meilleurs après tout, les plus délicieusement tendres, les plus délicatement sentis.

—Combien m'aimes-tu ? demandait une jeune tante de mes connaissances à une nièce adorée ; gros comme la maison ?

—Plusse, plusse disait la gentille.

—Comme l'église, alors?

—Oh ! gros comme *dehors*.

Tout le monde connait la jolie québecquoise de trois ans à qui sa maman demandait si elle avait bien dormi.

—J'ai dormi, dormi *à verse*, répondit-elle, roulant des petits poings potelés sur ses paupières encore lourdes de sommeil.

Je n'en finirais plus de relater ces trouvailles de mots, et j'aime mieux terminer tout de suite par la réponse à coup sûr inédite, d'un garçonnet de neuf ans, fils d'un ministre provincial, qui affirmait fièrement pouvoir donner la solution juste des charades données par la Tante Ninette dans la page des enfants.

—Pourquoi, alors, n'adresses-tu pas les réponses au JOURNAL DE FRANÇOISE? lui fut-il demandé.

—Moi, fit-il d'un ton indigné, moi, écrire dans un journal de femmes !

FRANÇOISE.

Le mariage d'une petite princesse

Etude historique

(*Suite et fin*)

MADAME de Maintenon crut devoir à cette occasion prémunir l'esprit de son élève contre les illusions auxquelles les jeunes mariées peuvent être sujettes, et comme les jaunes lui avaient demandé de parler sur le mariage, voici en peu de mots la terrible instruction qu'elle leur fit :

"Brillant ou médiocre, riche ou pauvre, le mariage est toujours ce qu'il est en réalité : l'état de la vie où l'on éprouve le plus de tribulations.

C'est un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain.

Il faut qu'une femme se dévoue à la mort et à l'esclavage en se mariant. Les meilleurs maris sont despotes et tyrans." Et ainsi de suite.

Les pauvres jeunes filles prenaient des airs navrés devant cette terrible peinture du mariage, mais notre petite duchesse n'en fut pas trop affectée et comme avant de quitter St-Cyr, Madame de Maintenon lui avait remis les *Avis* qu'elle avait écrits pour lui servir de direction dans ses rapports avec son mari,—elle s'empressa de ne pas même les lire.

Le mariage fut célébré en grande pompe, puis on sépara les deux époux qui devaient se voir un peu plus souvent que pendant les fiançailles, mais toujours en cérémonie et en présence des dames de cour.

La pauvre petite duchesse ne devait jamais régner. Devenue Madame la Dauphine, elle ne put qu'approcher de ce trône où la destinée l'avait appelée. Etrange coïncidence, ce fut à sa sœur Marie-Louise, restée en Savoie, qu'échut une couronne, par son mariage avec le frère du duc de Bourgogne, Philippe d'Anjou, plus tard Philippe V, roi d'Espagne.

Quelle reine de France eut faite Marie-Adélaïde ?

Aurait-elle conquis le cœur de la nation française, si une mort prématurée n'avait anéanti d'un coup les espérances que l'on fondait sur son avenir ? Il est certain qu'elle possédait au plus haut point, cet esprit de finesse qui, dans le pays de Henri IV, est toujours bienvenu. Dès son plus jeune âge, elle avait su déployer cette habileté politique qui plaît aux Français, à condition de réussir.

Aussitôt rendue au faîte des honneurs, les événements se précipitent pour ce couple qui avait vu la vie s'ouvrir sous de si joyeux auspices. Le 12 février 1712, Madame Palatine, mère du Régent, écrivait : "On ne peut se fier à rien en ce monde. Qui n'aurait pas prédit longue et heureuse vie à la Dauphine ? Aujourd'hui elle n'est plus.... le Dauphin est très attristé, mais il est jeune encore, il peut se remarier et réparer cette perte."

Hélas ! Madame avait compté sans la Providence qui épargna à la petite duchesse, cette succession un peu légèrement et cyniquement projetée.

Six jours après Madame Palatine écrivait encore :

"Un nouveau malheur vient de fondre sur nous, cet excellent Dauphin a suivi sa femme, il est mort ce matin à 8½ heures. Je suis tellement effrayée de ces événements qu'il me semble que nous allons tous périr les uns après les autres."

Et pourtant la coupe d'amertume n'était pas vidée. Marie-Adélaïde avait laissé deux fils : le duc de Bretagne et le duc d'Anjou. Trois semaines après, Madame Palatine se fait le messager de nouvelles tristesses :

"Vous allez être saisi de terreur, écrit-elle, en apprenant l'infortune nouvelle qui nous accable. Les docteurs sont encore une fois les grands coupables. Le petit Dauphin était couvert d'une éruption de rougeole et les médecins l'ont saigné et lui ont administré un émétique ; au milieu de l'opération le pauvre enfant est mort... Son petit frère qui souffrait de la même maladie a été laissé avec les femmes tandis que neuf docteurs s'occupaient du plus vieux... Hier l'enfant avait beaucoup de fièvre et les médecins ont voulu le saigner, mais Madame de Ventadour et Madame de Villefort, s'y sont absolument opposées. Elles ont simplement gardé l'enfant au chaud et l'ont sauvé."

Si j'ai prolongé jusqu'ici cette étude, qui, au début, ne devait pas excéder la période enfantine de ma petite héroïne, c'est simplement pour la ratta-

cher à l'histoire du pays où nous vivons. L'enfant, qui fut ainsi sauvé, devait occuper plus tard le trône de France et porter le nom de Louis XV, dont il est inutile de rappeler ici la liaison avec les pages les plus tristes de l'histoire du Canada. Sous son règne néfaste, le drapeau fleurdelisé fut abattu des remparts de Québec. L'armée vaincue dut repasser l'Océan et un régime nouveau s'établissait dans le pays que nos ancêtres avaient arrosé du plus pur de leur sang.

MADAME SAUVALLE.

A messieurs nos époux

SUPPOSONS, messieurs, que vous soyez à la place de votre femme et que, pour quelque temps, elle se mette à la vôtre.

Que feriez-vous alors ?

Aimeriez-vous qu'elle fit partie d'une demi-douzaine de cercles ou clubs, qu'elle s'absentât six soirs par semaine jusqu'à minuit pendant que vous resteriez seul à la maison ou à dorloter un enfant rechigné et malade ?

Seriez-vous bien aise de la voir revenir au logis, au petit jour, titubant et à demi-ivre, ayant à peine assez de jugment pour trouver le trou de la serrure ?

Maintenant, supposons qu'elle prenne l'argent que vous destiniez à payer les comptes de l'épicier, du boucher ou d'autres, pour le parier sur les courses aux chevaux, ou bien dans les salles de billards, dans les buvettes, dans les théâtres de troisième classe, tandis que vous auriez à peine de quoi vous vêtir, que vous seriez toujours sans le sou et que jamais vous n'auriez une petite pièce de monnaie blanche dont vous pourriez disposer à votre gré ; comment aimeriez-vous cela ?

Il n'y aurait rien de surprenant si vous murmuriez contre votre sort et que vous souhaiteriez de vous revoir dans votre petite chambrette de jeune fille où vous étiez si heureuse et inconsciente des vicissitudes de la vie, n'est-ce pas ?

Supposons que vous ayez besoin d'un chapeau neuf, — une femme a quelquefois besoin d'un chapeau neuf! —et que pour cela on vous reproche votre peu d'économie et votre extravagance, dites, cela ne vous ferait-il pas mal au cœur ? Et si vous êtes femme, vous en aurez du cœur. Puis en revanche, votre maître et seigneur ne se reprocherait pas, lui, l'argent qu'il dépenserait pour des cigares, des promenade en voiture, et autres petits luxes très agréables sinon toujours permis.

Supposons encore que vous êtes à la place de votre femme et qu'elle soit soit à la vôtre, jouiriez-vous de voir votre mari prodiguer des attentions, des prévenances, des galanteries à d'autres femmes, tandis que vous seriez à la cuisine, près d'un feu ardent, à préparer le souper et à laver les pots et les casseroles ?

Dites-moi, aimeriez-vous la voir revenir de la ville quand vous souffrez d'un violent mal de tête, fermant avec fracas les portes sur son passage et, le repas n'étant pas tout à fait prêt, maugréant et tempêtant contre votre migraine ?

Puis, déclarer que le souper n'est pas mangeable, justement parce que vous avez eu le soin de prendre un *bon lunch* dans un grand restaurant, le midi, et que vous aurez dépensé pour ce lunch deux ou trois fois plus que ce que vous avez donné à votre femme pour la préparation du repas du soir.

Supposons que votre femme est à votre place et que vous êtes à la sienne, aimeriez-vous l'entendre jurer chaque fois que quelque chose ne va pas au gré de ses désirs ? A lire le journal tout le temps qu'elle passe à la maison, ou encore, à lui voir jeter ses collets, ses bas, ses mouchoirs, etc., aux "quatre vents du ciel" pour chercher une paire de gants bien en vue sur votre bureau, comme si vous priez le Ciel pour ne pas le trouver ?

Que penseriez-vous d'avoir à accrocher deux paletots et une demi douzaine de chapeaux quatre ou cinq fois par jour, pendant les trois cent-soixante-cinq jours que dure l'année, sans compter le nombre de parapluies, cannes, vieilles chaussures à ramasser pendant le même espace de temps ?

Supposons encore une fois que vous soyez à notre place. Ne seriez-vous pas heureux de savoir que l'on apprécie les efforts que vous faites pour embellir la maison et le mal que vous vous donnez dans la confection de ces mille petits riens qui servent à l'égayer et à la rendre plus agréable ?

N'aimeriez-vous pas quelquefois à vous entendre répéter les noms si chers, les sentiments si doux que l'on éprouvait jadis pour vous durant les temps déjà loin mais plus heureux de vos amours. Ne souhaiteriez-vous pas que l'affection que vous vous portiez alors dure encore et demeure toujours aussi vivace dans vos cœurs ?

Bien que vous fussiez déjà de "vieux mariés," ne vous serait-il pas infiniment charmant vous sentir aimé et de pouvoir vous dire que vous occupez encore la première place dans le cœur de votre compagnon comme aux beaux jours de la lune de miel ?

Ne seriez-vous pas heureux de pouvoir vous persuader que le feu de vos premières amours brûle toujours au foyer sacré de votre toit pour ne s'éteindre que le jour où la Mort, cette impitoyable Faucheuse, moissonnera l'un de vous deux pour l'autre monde ?

Messieurs nos maris, pensez quelque fois à ces choses et vous aurez plus de considération pour la compagne qui partage avec patience votre bon comme votre mauvais sort.

ESTHER.

Lowell, 1902.

La Graphologie

L'ÉCRITURE est le miroir fidèle où viennent se refléter les défauts, les qualités, les sentiments, les pensées, l'état d'âme du scripteur. En voyant une page d'écriture, le graphologue se fait un portrait moral très exact de la personne qui l'a écrite, et, par cette déduction, il peut donner à la personne qui le consulte, la ligne de conduite qu'elle devra suivre, les aptitudes qu'elle devra développer, ou les défauts de son caractère qu'elle devra corriger afin de rendre sa vie plus heureuse. Nous nous empressons de recommander particulièrement un graphologue distingué dans la personne de M. Jean Deshayes qui nous a donné des preuves irrécusables de sa science et possède absolument toute notre confiance. Qu'on en fasse seulement l'essai et nous ne craignons pas qu'on vienne ensuite démentir notre assertion. Envoyez une page d'écriture non appliquée et signée, avec 50 cents et un timbre, pour une consultation avec réponse très détaillée par lettre particulière à

M. JEAN DESHAYES,
13 rue Notre-Dame,
Hochelaga, Montréal.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

MAIS j'ai une compassion profonde pour votre entorse, parce que l'immobilité est pour moi la pire des tortures.

Aussi vais-je vous donner une plus grosse part de mon temps qu'à tous mes autres enfants ensemble, ingrat, qui traitez de *billets* des lettres longues d'une aune ! Vous ne vous doutez absolument pas qu'en toute autre circonstance, écrire m'est une occupation fort désagréable, et que je trouve trois petites pages plus que suffisantes pour tout le monde. Songez donc : récrire toujours la même chose : " — Aujourd'hui, j'ai été me promener. Hier, nous avons mangé du veau rôti. A Alteneck, l'écurie neuve a brûlé. Le temps est plus beau qu'hier. Ma chienne Mara a dévoré le chat du pasteur. L'ouvrier Tel ou Tel a été admis à l'hospice parce qu'il ne pouvait plus gagner son pain.— "

Voilà ce que les autres appellent écrire une lettre ; on y met une heure par page, en faisant des caractères d'un pied de haut. Personne ne tient à connaître mes pensées. Il faut pour prendre plaisir à des idées aussi jeunes, avoir le goût original de disséquer, comme vous, l'esprit des autres.

La matinée, jusqu'à sept heures et demie m'appartient à moi seule ; c'est le meilleur moment de la journée, pour se retrouver soi-même, et je cherche à l'allonger autant que possible, en me levant de très bonne heure. La règle de la maison est cinq heures et demie ; mais je suis toujours debout à cinq heures. J'ai une nature trop remuante pour dormir longtemps, quoique mes nuits soient excessivement intéressantes, car je fais des rêves merveilleux. J'ai déjà visité en rêve tous les pays du monde ; dernièrement, j'étais dans la Grotte d'azur, et il y avait une cascade, qui ne se trouve pas dans la véritable grotte. Ces rêves remplissent ensuite toute ma journée de joie et de lumière, comme la plus belle réalité. Ne vous en moquez donc point, et ne dites pas qu'il faut laisser cela aux vieilles femmes. D'ailleurs, faites attention : dans cette maison, on ne doit rien dire contre les vieilles femmes, elles y sont en majorité. Personne ne peut dormir dans mon voisinage ; il paraît que je bavarde toute la nuit.

A sept heures et demie arrive un jeune garçon qui veut devenir maître d'école ; je lui enseigne la musique. Mon pauvre piano et mes pauvres oreilles ! Nous en avons appris cet hiver : — " Salut, toi qui porte la couronne de victoire " — et " Jésus ma confiance." — Nous en sommes maintenant à — " Toi que j'ai dans mon cœur." — Mais c'est trop haut pour nous, et il y faudrait un peu de sentiment. Or, notre principal sentiment est pour ce qui se boit et se mange.

A huit heures, le déjeûner, auquel j'invite mon écolier, pour récompense. A huit heures sonnantes, je suis dans la bibliothèque ; habituellement, lorsque j'apparais à une porte, mon père se montre à l'autre. Cela lui fait grand plaisir et il me caresse les cheveux. J'ai souvent gardé le bouton de la porte dans ma main, jusqu'à l'instant où j'entendais tourner l'autre, arriver d'avance étant aussi une inexactitude. Alors, je lui fais son café, de très, très bon café, pas du tout du café de princesse, et je lui beurre son petit pain. Quand il fait beau, nous déjeûnons sur la terrasse. J'allume ensuite son cigare, et c'est mon plaisir de laisser l'allumette se consumer jusqu'au bout, sans me brûler les doigts ; le plus souvent j'ai recours à une coquille d'œuf, et nous nous amusons à regarder si elle se réduit en cendres tout entière. Puis je lis les journaux à mon père, jusqu'à neuf heures et quart, d'abord la *Gazette de Cologne*, pendant laquelle je suis parfois si distraite, que je ne sais plus ce que je dis et mon père se fâche ; ensuite pour la bonne bouche, les beaux articles du *Journal d'Augsbourg*. Ainsi, dans notre petit coin, nous nous tenons au courant de ce qui se fait et se pense de beau. Mon père s'en va alors travailler avec ses secrétaires jusqu'à midi. Moi, je traverse en courant un labyrinthe de corridors et d'escaliers pour aller trouver mon aveugle, qui m'attend avec impatience. Je l'ai surnommée Hulotte, parce qu'elle vit comme un hibou au sommet d'une tour et ne peut voir la lumière. Je lui lis la Bible, jusqu'à dix heures, surtout l'Ancien Testament, qui s'accorde mieux avec sa manière d'envisager les choses. Le Christianisme est trop doux et trop facile pour elle ; dans son temps, elle a dû être d'humeur tout à fait guerroyante. Il y a beaucoup de détails curieux dans le Livre des Livres et les explications d'Hulotte sont encore plus curieuses. J'enfile les questions les unes dans les autres ; cela devient toujours plus embrouillé, et elle finit par me dire avec impatience : " Enfant ! tu ne comprends rien ! Continue, le verset d'après ; celui-là est très beau." Elle sait presque toute sa Bible par cœur. Nous philosophons beaucoup ensemble, la vieille et moi, et elle me fait songer souvent à une ancienne sybille. A dix heures, arrivent quelques enfants, auxquels, pendant deux heures, je donne des leçons de français et de couture, en y mêlant un peu d'histoire et de géographie, parce que cela m'amuse tant de raconter. Je couds merveilleusement ; c'est une des rares choses que mon institutrice soit parvenue à m'enseigner.

Midi juste ; j'entre dans la salle à manger où nous déjeûnons. Souvent il se trouve à ce repas, une ou deux personnes auxquelles mon père a affaire, ou bien qui viennent de loin et repartent par le train suivant. Aussitôt après le lunch, mon père et moi, nous courons faire un tour de promenade, souvent assez long. Au retour j'entre, tantôt à l'hospice, tantôt à l'asile des enfants, ou chez nos pauvres, pour voir ce dont ils ont besoin.

L'intervalle, de deux heures et demie à trois heures et demie, appartient à mon piano. Là, je m'exalte à mon aise, ou je deviens presque sentimentale ! Je ne puis chanter avec accompagnement ; je ne chante que dans la forêt ou au crépuscule, cachée dans un coin. Je trouve que je n'ai pas assez de méthode pour me faire préten-

tieusement entendre au piano. Ma voix n'est guère assouplie, mais très forte. Quand je suis le mieux en train de jouer, les portes s'ouvrent à deux battants ; ma tante apparaît et veut faire de la musique à quatre mains. La musique est la seule passion (et encore une passion malheureuse !) qui soit jamais entrée dans son cœur virginal. Il faut bien aimer quelque chose ! L'inconvénient de la musique, c'est qu'elle fait du bruit. Autrefois, nous jouions ensemble après le dîner, mais mon père ne peut pas le supporter. Voilà comment mon heure d'étude est souvent raccourcie de moitié.

A trois heures et demie, je passe chez ma grand'tante ; je m'assieds sur un escabeau, et nous bavardons, moi un peu haut, car elle est fort sourde, mais si intelligente, si gaie, si spirituelle ! Sans la défense formelle et sévère de mon père, elle me raconterait trop volontiers toutes sortes d'histoires. Elle est encore très active, lit, écrit, compose de très jolis vers. Elle semble un ravissant pastel, d'une délicatesse inouïe, comme les charmants portraits au pastel de toute sa famille, qui sont là accrochés aux murs. Il y a mon arrière grand'mère, sa mère à elle, si célèbre pour son esprit, et son frère qui mourut dans la guerre de l'Indépendance. Sa harpe est dans un coin ; depuis des années on la voit toujours couverte ; mais quelques personnes prétendent que la vieille tante en joue la nuit, quand elle croit que nul ne l'entend. Souvent, ses vieux doigts me jouent, sur une antique épinette, des menuets et des gavotes d'autrefois. Vous ne pouvez vous imaginer comme ma fin d'après-midi est intéressante. Tout d'un coup, la pendule sonne quatre heures et demie ; vite la toilette ; je devrais m'enfuir et je m'attarde souvent un quart d'heure de plus. Pour le coup, il faut se dépêcher, d'autant plus que je ne me fais jamais aider pour m'habiller.

Cinq minutes avant l'heure, on se réunit dans le salon, toute la famille, et constamment des invités. A cinq heures précises, on se met à table. De six à sept, on reste au salon, en cérémonie, avec ses gants, et on fait la conversation, sur un ton un peu élevé, parce qu'il y a trois interlocuteurs dont l'oreille est assez dure. Si vous voyiez avec quelle galanterie mon père offre tous les jours son bras à la vieille petite tante ; cela rappelle le temps des ailes de pigeon, et c'est ravissant ! L'excès de politesse n'a jamais d'inconvénient, surtout à la campagne, où, si une fois on se laisse aller, il n'y a plus de limites. Mais qui vous décrira mon effroi, quand mon père me dit :—" Tu n'as pas besoin de remettre tes gants,"—Il faut que je marche à l'échafaud,—c'est-à-dire au piano, pour me faire entendre. Çà, c'est horrible ! Mon cœur saute dans ma poitrine, mes doigts tremblent ; mon jeu ne fait plaisir à personne ; mais c'est une affaire d'éducation, pour me guérir de cette désastreuse timidité. Et mon père est inflexible comme un roc. Je ne le prie jamais, car ce qui est bon pour moi, il le fait ; ce qui est nuisible, il l'interdit ; l'un et l'autre sans appel. Je suis habituée à obéir, comme le chien le mieux dressé.

A sept heures, on se sépare ; je lis alors à mon père quelque beau livre, surtout de vieilles chroniques et des biographies. A huit heures et demie, le thé, en commun, et alors la plaie de mon existence, la partie de " casino " jusqu'à dix heures et demie ! Jamais je ne pourrai m'habituer à cela ! Et les vieilles gens s'amusent tant et se fâchent si fort, quand on est distraite ou qu'on s'endort. Lorsque j'y pense le matin, toute ma journée en est gâtée. Plus cela va, moins je m'y fais ; cette obligation me semble de plus en plus insupportable, je crois, parce que je ne puis le dire ni le montrer. A dix heures et demie, je baise la main de mon père et de mes tantes, et je m'éclipse pour me coucher. Les autres restent encore quelques temps.

Venons à la singulière question de votre post-criptum, qui, de nouveau, m'a déplu. Vous demandez si j'ai des secrets, et vous me dites de vous les confier ! D'abord je n'en ai pas et n'en aurai jamais : c'est au-dessous de ma dignité. Ensuite, si j'en avais un, je ne le dirais à personne, personne ! pas même à mon chien, qui est le seul individu discret de mon entourage.

Maintenant, dites-moi un peu, quand puis-je écrire des lettres, sauf pendant mes précieuses matinées, ce qui est grand dommage ? Souvent en été, je pars dès quatre heures à l'affût avec mon père. Ce sont les plus délicieux moments que la vie puisse donner, surtout si on ne tue rien. Je ne veux pas voir périr ces pauvres animaux, et je m'enfuis toujours, au lieu de regarder les pièces abattues. Dès que mon père s'apprête à tirer, je reste bien loin derrière. Nous montons aussi à cheval à cette heure-là, mais je ne mets pas le costume fantastique que vous décrivez ; mon amazone est vert sombre, vert sombre mon petit chapeau orné d'une plume ; gris, mes grands gants de peau de daim. — Comme nous sommes à la campagne, je me permets le stick, que les dames ont emprunté aux messieurs parce que c'était si gentil. J'aime toutes les couleurs sombres, surtout le brun et le vert. En été, je porte cependant des robes blanches très simples, mon père les aiment beaucoup. Jamais je ne monte à cheval sans mon père, c'est-à-dire jamais avec des cousins, tout au plus seule, un vieux groom derrière moi. Non, je n'ai rien de romanesque. J'ai peur de vous paraître affreusement prosaïque.

Aujourd'hui, j'ai très fort transgressé le premier article du Code de la bonne éducation : " Il ne faut pas parler de soi."— Si vous voulez faire de même, nous serons quittes, et moi, dispensée d'en avoir honte. Racontez-moi donc quelque chose de votre grand monde de l'intelligence. Je connais très bien le Musée, j'ai des quantités de plâtres et de gravures, et je sais parfaitement m'y retrouver.

Vraiment ! Vous vous êtes donné une entorse ! C'est désolant. Vous ne dites rien du mal que cela vous a fait ; à force de travail, vous ne l'avez pas sans doute senti ?

Votre amie,

TÊTE FOLLE.

P. S.—J'ai ramassé les morceaux de la lettre déchirée.

(*A suivre.*)

Une jeune fille doit-elle épouser un homme de condition inférieure à la sienne?

La jeune fille se fait, malheureusement trop de fois, un idéal du mari qu'elle veut épouser.

Les avantages extérieurs sont bien peu de chose, comparés à une âme vaillante et généreuse, et à une noble intelligence. On est bien vite blasée sur une belle figure d'homme, et les compliments spirituels d'un homme à la mode pèsent pour peu de chose dans la balance du bonheur, si ils ne sont accompagnés d'autres qualités solides.

J'ai vu une petite sotte refuser de devenir la femme d'un honnête homme, parce qu'il était un peu gauche dans un salon et qu'il choisissait mal ses cravates! Comme si elle n'aurait pu choisir elle-même plus tard cet objet de toilette masculine, et, même réformer les manières défectueuses de son mari.

Quelques jeunes filles souhaitent d'être l'élue d'un homme dont l'intelligence supérieure leur soit une cause d'admiration constante. J'accorderai qu'elles sont délicieusement femmes, puisqu'elles aimeraient à trouver dans leur mari, non un être à dominer, à annihiler, mais un protecteur si haut placé dans leur esprit, qu'il leur fut doux de se laisser guider par lui et de faire de sa volonté leur volonté.

Toutefois, je leur dirai qu'une haute intellectualité, le génie même, si beaux que soient ces dons, ne sont pas toujours une garantie de bonheur conjugal. L'histoire de la plupart des grands hommes est là pour le prouver. Croyez-en mon expérience, les qualités qui peuvent assurer une existence heureuse dans le mariage sont, chez un homme, la loyauté, la droiture, l'honnêteté et la délicatesse. Voilà le type dont il faut rêver et cet homme-là se trouve dans toutes les classes de la société.

Je sais bien, hélas! que beaucoup de jeunes filles, autant que leurs parents, se laissent déterminer pour leur choix par la haute position sociale ou financière du prétendant. Elles ont tort. Ce sont des préjugés que ceux qui se bercent sur des raisons aussi puériles que celles-là.

Certains mariages, par contre, paraissent être une déchéance et qui, au contraire, sont un bienfait pour la société qu'ils régénèrent par un sang nouveau.

On va peut-être se méprendre sur mes sentiments. Je ne conseille nullement à une jeune fille d'épouser un homme dont l'éducation soit inférieure à la sienne. Elle aurait à souffrir de la vie commune, si—fine, distinguée, sensible — il lui fallait subir les rudesses d'un mari trop fruste. Mais quand un homme, grâce à son intelligence, est sorti du milieu vulgaire où la destinée l'avait fait naître, quand il s'est *refondu* par les fréquentations des gens bien élevés, quand il possède ce qu'on appelle l'acquis, il est tout à fait digne de la main d'une jeune fille quelle qu'elle soit. Et les parents, s'ils ont du bon sens et du jugement ne sauront trop encourager ces alliances pour leurs filles.

S.

La distribution des Prix du Conseil des Arts

Il est un peu tard pour venir aujourd'hui parler d'une chose qui a eu lieu voilà près de trois semaines. Comme description je ne saurais, du reste, rien ajouter à ce que Madeleine nous en a dit dans la *Patrie* de cette date. Cependant, il me semble que quelque chose a manqué aux comptes rendus qui ont été faits de cette brillante cérémonie. Bien des choses y ont été dites, que je n'ai vues rapporter dans aucun de nos grands quotidiens, et cependant, ces choses étaient bien à leur place, si j'en prends à témoin les applaudissements soutenus qui les ont soulignées. Sans vouloir me permettre de juger par moi-même ce qui a été fait jusqu'à ce jour, je pense que Monsieur J. X. Perreault a eu raison de demander pourquoi le gouvernement, qui avait dépensé tant d'argent pour doter le pays d'hommes de profession, si distingués, ne s'était pas imposé plus de sacrifices en faveur de la classe ouvrière qui, elle aussi, a bien quelques mérites et quelques droits à ses largesses.

Le temps des promesses est passé, a dit ce monsieur, et c'est aujourd'hui le moment d'agir, si nous ne voulons pas voir, comme par le passé, nos enfants aller chercher des carrières dans la république voisine. Ces enfants ont toutes les qualités et toutes les vertus de leur race. Partout où on veut bien leur donner l'occasion de le prouver, ils ont été et sont encore les premiers, mais encore faut-il que l'on mette en leurs mains les moyens de savoir et c'est là aujourd'hui le devoir du gouvernement de notre province. L'exemple donné par tous les pays d'Europe, ainsi que par tous ceux de ce côté de l'Atlantique nous fait voir l'importance qu'a aujourd'hui l'éducation technique des ouvriers. Notre gouvernement n'a aucun problème à résoudre, aucune étude difficile à faire. Tout, problèmes et études, a été fait par les autres pays, nous n'avons qu'à les imiter et à nous décider à regarder en face une question de gros sous. Aujourd'hui que le Canada s'ouvre à une ère de prospérité commerciale et industrielle inconnue jusqu'ici, il est temps de mettre les nôtres sur un pied d'égalité avec nos voisins et d'empêcher que dans toutes nos grandes industries, dans tous nos ateliers, des étrangers au pays tiennent la première place. C'est donc au nom de tous les ouvriers et de toutes *les ouvrières*, qu'avec monsieur J.-X. Perrault, nous demandons au gouvernement au moins une école professionnelle pour la ville de Montréal, sûr que le succès de cette première école entraînera la création de beaucoup d'autres.

CLAIRE MONTFERRAND.

Le duc et la duchesse de Connaught passaient tout dernièrement en voiture dans une rue de Dublin

Ils s'amusaient de voir courir le long de la voiture, depuis le commencement de leur promenade, un brave meneur de porcs.

A la fin, la duchesse de Connaught fit arrêter la voiture pour demander au gros homme ce qu'il leur voulait. Il expliqua que le désir de toute sa vie avait été de pouvoir un jour contempler longuement et la duchesse et le duc.

Flatté par ce naïf aveu, la grande dame demanda :

—Mais comment pouvez-vous courir aussi longtemps ?

—Oh bien ! répliqua naïvement l'Irlandais, est-ce que je n'ai pas été habitué toute ma vie à courir après les cochons ?

Tête des Connaught.

La mort du Poète

NOUS venons d'assister à "une première" particulièrement charmante, dont nous aurions aimer à mettre longuement en lumière les qualités et les beautés, si l'espace, et surtout le temps, ne nous faisaient complètement défaut.

Notre vaillante collègue et sympathique amie, Madeleine, non contente de plaire à ses lecteurs, par de fines causeries, a écrit pour le théâtre un lever de rideau intitulé : "La mort du poète," qui vient de recevoir, au moment où nous écrivons ces lignes, un succès très dignement fêté. Ce n'est pas la première fois que les œuvres d'une canadienne ont le baptême du feu de la rampe, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Déjà, Mme Dandurand, dans une comédie intitulée : "Quand on s'aime, on se marie," puis dans "La carte postale," et "Ce que pensent les fleurs" s'est fait applaudir à l'Académie de Musique de Québec, d'abord, à Saint-Hyacinthe, Saint-Jean et Montréal ensuite. Le succès que Madeleine vient de remporter au Théâtre National Français, succès qui sera persistant, nous n'en doutons pas, prouve une fois de plus le talent et les aptitudes de nos femmes de lettres. La parole colorée, vivante, le style plein de souplesse et de sentiment, tout cela est le propre du talent si personnel de Madeleine. Et le cadre historique dans lequel elle a placé sa pièce, nous émeut en même temps qu'il rend hommage à son enthousiaste patriotisme.

On a dit : "Il n'y a que la femme qui puisse rendre le sentiment et se faire l'interprète du langage du cœur." Nous en convenons ; cependant, cette traduction ne saurait être faite par toutes les femmes. Peu de nous, je le crains, ont le don d'en exprimer les sensations avec autant d'abondance et de facilité que la populaire chroniqueuse de *La Patrie*. Nous regrettons, encore une fois, ne pouvoir donner une appréciation plus développée de la pièce de Madeleine, mais n'eussions-nous à notre disposition qu'une ligne, nous y mettrions l'expression de nos sincères félicitations, n'eussions-nous qu'un mot, nous écririons : Bravo !

EN GLANANT

(Anecdote transcrite pour LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

SOUS la Restauration, le prince Gortschakoff, n'étant encore qu'attaché d'ambassade, avait été vivement recommandé au prince de Talleyrand. Celui-ci, reconnaissant dans le jeune diplomate de grandes dispositions, se plaisait à faire son éducation officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et lui enseignait surtout le grand art des nuances dans les relations du monde, cette science qui fait toujours proportionner les égards au mérite de chacun.

—Ces nuances, disait-il, il faut savoir les observer jusque dans les actes les plus indifférents ; il n'y a rien d'indifférent en matière d'étiquette.

—Ah ! mon prince, répondit le jeune attaché, vous m'avez donné ce soir à dîner la *leçon du bœuf*, et je ne l'oublierai pas ; vos exemples sont les meilleurs de tous les conseils.

Le prince de Talleyrand sourit d'un air de satisfaction.

—C'est très bien, dit-il, je vois que vous savez observer.

Or, qu'était-ce que cette leçon du bœuf ? Le prince de Talleyrand avait une douzaine de personnes à dîner, et le potage enlevé, il avait offert du bœuf à tous les convives.

—Monsieur le duc, disait-il à l'un, avec un air de déférence et en choisissant le meilleur morceau, aurais-je l'honneur de vous offrir du bœuf ?

—M. le marquis, disait il à un second avec un sourire plein de grâce ; aurais-je le plaisir de vous offrir du bœuf ?

—A un troisième, avec un signe d'affabilité familière ; cher comte, vous offrirai-je du bœuf ?

—Et à un quatrième, avec bienveillance ; Baron, accepterez-vous du bœuf ?

—A un cinquième non titré, noblesse de robe, monsieur le Conseiller, voulez vous du bœuf ?

Enfin, à un monsieur placé au bout de la table, le prince montrant le plat de son couteau, disait avec un mouvement de tête et un sourire bien veillant : Bœuf ?

***

Couronnes et diadèmes

A propos du diadème offert à lady Laurier à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, il est intéressant d'apprendre que Mme John Jacob Astor et Mme Clarence Mackay se sont offert une imitation de la couronne de la reine d'Angleterre. Mme Howard Gould a fait faire une copie exacte de la couronne gracieuse de la reine d'Italie. Mme Charles Yerks orne son front d'un fac simile du diadème de la reine régente d'Espagne. Quand à Mme Bradley Martin, elle s'est contentée d'une reproduction du diadème de l'impératrice Joséphine qui lui a coûté la bagatelle de 6,250,000 dollars.

Ainsi parées, ces femmes de milliardaires seront-elles plus belles ou plus heureuses?

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Il est des reines qui, au vers célèbre, ajouteraient, si on les interrogeait : Ni les diadèmes !

Et sait-on, à propos de couronnes, quelle est la couronne la plus estimée du monde entier ? C'est la couronne d'un prince asiatique, le maharaja de Baroda Il est sans nul doute le souverain pourvu du plus riche diadème du monde.

La couronne de cet Hindou se compose en effet de cinq rangées de diamants énormes—à raison de cent diamants par rangée—qui n'ont pas coûtés moins de quarante-neuf millions.

Sa valeur dépasse donc de beaucoup celle de la couronne du roi du Portugal, laquelle est cependant estimée à plus de trente-huit millions de francs et passe pour la plus riche couronne. Elle vient même, au dire des connaisseurs, avant la couronne impériale de Russie, bien que celle-ci porte, à son sommet, une croix en rubis ornée de cinq diamants valant plusieurs millions.

AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse. LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.

❋ PAGE DES ENFANTS ❋

Causerie

(Spécialement dédiée à mes jeunes savantes de 14 à 16 ans.)

IL me souvient qu'un jour, jeunes amies, quelques-unes d'entre vous m'arrivaient en députation, demandant instamment qu'on leur posa des questions, en rapport avec leurs aptitudes et leur érudition. J'acquiesçai, et leur soumis dans le cinquième numéro du journal, cette phrase historique de Louis XIV à Condé : Mon cousin, ne vous pressez pas, etc. etc.

Eh bien ! chères grandes nièces, que sont devenues cette hardiesse et ces hautes envolées ? C'est bien le cas de le dire : De quoi demain sera-t-il fait ? Au jour de l'épreuve, ai-je retrouvé en vous le courage dont vous aviez fait preuve au début ? Hélas ! je suis forcée de dire le contraire. Deux d'entre vous seulement ont donné la solution juste aux questions du journal numéro 5, et le plus grand nombre de bonnes réponses m'ont été adressées par des fillettes de dix et douze ans.

Pourtant, jeunes amies, je vous promets d'autres tribulations contre lesquelles il faudrait commencer à vous aguerrir. Avant longtemps, je vous donnerai,en concours, une dictée géographique sur les principaux départements et les villes de France avec certains fleuves de l'Europe. Il faudra alors faire appel à toutes vos connaissances pour faire face à l'orage, car l'exercice sera passablement difficile et vous devrez travailler ferme, je vous en avertis. Après cela, si vous ne connaissez pas la France, je serai tentée de désespérer de vous l'apprendre jamais. Je regrette n'avoir pas à vous proposer semblable travail pour le Canada, ça viendra, je l'espère. Qui sait si après avoir vu la dictée géographique du pays de nos ancêtres, vous n'aurez pas l'inspiration d'en préparer une sur le même modèle, tout exprès pour le nôtre ?

Allons, un peu de courage, je vous attends toutes la prochaine fois. Ayez à cœur de ne pas vous laisser devancer par vos petites cousines et petits cousins plus jeunes que vous.

En terminant cette causerie, je vous poserai une question pour laquelle je vous donnerai quelques semaines avant de m'adresser vos réponses. Voici : *S'il vous était donné d'avoir la puissance pendant un jour, comment l'exerceriez-vous ?*

Petits et grands sont invités à répondre. Je dirai dans mon prochain numéro quand vos lettres devront m'être envoyées. Les meilleures réponses seront publiées.

En réponse à quelques correspondants quant au temps alloué pour la réception de leurs lettres, je leur dirai que la boîte aux lettres est fermée la sixième journée après l'émission du journal.

TANTE NINETTE.

Voyages Personnels

(Ecrit spécialement pour les neveux et nièces de Tante Ninette)

VOS ailes sont-elles bien reposées pour un long trajet, car aujourd'hui vous allez me suivre bien loin de la brumeuse Albion, au-delà des mers jusqu'à l'Athènes du Nord..... Non, non, n'ouvrez pas votre histoire de Grèce, vous n'y trouverez pas les renseignements que vous cherchez..... voyez plutôt de vos propres yeux (de l'imagination bien entendu) car tout en causant nous voici arrivés — reposons nous un instant pour jeter un coup d'œil sur cette ville pittoresque qui se déroule à nos yeux ; elle est située au pied de deux hautes collines "Arthur's Seat, et "Salisbury Crag," un antique château aux tours crénélées la dominent, alentour se déploie une contrée verte et ondulante, et une ligne bleue, d'un bleue intense, coupe l'horizon : C'est la mer du Noret. Des rues étroites et tortueuses nous mènent au vieux quartier de Cannorgate bordé de hautes maisons, noircies par une fumée de plus siècles, et à cinq, six quelquefois dix étages. Ce vieux coin qui paraît avoir conservé toutes les traditions féodales est appelé : garde loo (corruption de : regardez l'eau.)

CHRISTINE DE LINDEN.

Petite Poste en Famille

J'AIME ta narration de l'Exposition de Buffalo, mon cher *Champlain*, elle est instructive et intéressante, elle charmera certainement mes petits lecteurs. Envoie-moi la suite pour le prochain numéro, je crois que je pourrai publier tout à la fois, d'ailleurs je le préfère ainsi. Il y a des progrès dans l'orthographe, je vois avec satisfaction que tu y as mis plus de soin cette fois. Regarde dans ton dictionnaire pour le mot *manifique*. Ce n'est pas de cette manière que cet adjectif s'écrivait de mon temps d'écolière.

Marguerite des Prés n'a pas à avoir peur de donner ses réponses aux questions posées dans ma page. Le nombre de correspondants dans la même famille n'est pas pour moi un encombrement, au contraire, il y a de la place pour tous, je veux que tous en profitent et j'y tiens beaucoup. Ainsi petite *Marguerite des Prés*, fleur délicate et jolie, ne manque jamais ton tour. Je te recevrai avec plaisir aussi souvent que tu le voudras. *Violette* n'en sera pas jalouse puisque je lui souhaite à elle aussi une cordiale bienvenue. Le JOURNAL DE FRANÇOISE, petite amie, paraît deux fois par mois, et quand ces mois sont longs, comme mai par exemple, qui a eu cinq samedis, nous avons été obligées de le faire paraître une semaine plus tard, pour éviter une troisième quinzaine qui se trouvait à tomber dans le même mois.

Cette composition que tu m'envoies, petite *Ferréola*, me semble trop bien pour être le fruit de ta jeune imagination.

Le travail peut être de toi, mais les idées et les expressions sont un peu au-dessus de ton âge, et je les crois être une réminiscence d'une lecture faite quelque part. Je la reproduirai avec plaisir dans le prochain numéro, cependant, mais comme je l'ai déjà dit à mes petits correspondants, je préfère qu'on me parle d'expériences personnelles, d'événements à vous-mêmes arrivés. C'est ce que tu m'enverras une autre fois, n'est-ce pas petite nièce ?

PAGE DES ENFANTS

Jean-Léon-Pouliot. Il ne faut pas être gêné avec tante Ninette, elle aime beaucoup ses petits neveux et ses petites nièces. Ensuite ne sommes-nous pas de vieilles connaissances, Jean-Léon ? Reviens me voir souvent, je suis toujours bien contente de recevoir mes petits compatriotes du bas de Québec.

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu ta lettre, petite *Andrée Fortier.* Je n'ai qu'un regret, c'est que tu n'aies pu m'écrire plus longuement ; ce sera pour une autre fois, j'espère. Nous nous connaissons bien pourtant quoique nous ne nous soyons l'une et l'autre jamais vues. C'est une énigme que je te donne à résoudre, chérie. Comment vont les petites sœurs ? Je leur envoie, ainsi qu'à ma mignonne correspondante, mes meilleures tendresses et mes plus doux baisers.

Je m'accapare, avec un sans gêne de pirate, les bonnes choses que *Maman d'Andrée* envoie dans sa lettre et qui ne me sont pourtant pas destinées. Je l'en remercie beaucoup tout de même et la prie d'encourager Andrée dans ses bons sentiments à mon égard.

Remerciments sincères à *maman d'Antoinette.* Je vais profiter de son envoi pour faire travailler mes jeunes savantes. Je suis bien heureuse que ma page lui plaise, je recevrai avec reconnaissance les observations ou les suggestions qu'elle me fera à ce sujet.

Maurice Bauset. Tu peux répondre avec tes aînés aux mots historiques, petit ami, puisque tu l'aimes et que tu t'en sens la force et le courage. Tu n'y es nullement obligé puisque les questions ne sont pas de ton âge, mais je crois que ça ne pourra que te faire du bien en t'obligeant à apprendre l'histoire de France d'une manière agréable en même temps qu'utile.

Antoinette Guay. Merci des bonnes choses que tu me dis, petite nièce. C'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma grande famille. Ta calligraphie est bonne ainsi que ton orthographe ; continue dans la voie des progrès que tu me donneras l'occasion de constater de temps en temps, n'est-ce pas ?

Sans-Souci me fait des souhaits qui me font plaisir ; j'espère qu'ils se réaliseront tous, ça ne pourra que faire du bien à la page des enfants. Qu'en penses-tu, Sans Souci ?

Fernande Paquin. Petite Fernande, tu ne m'es pas inconnue, devine où et comment j'ai pu te rencontrer ? J'ai publié ta lettre, elle en vaut la peine, chérie, et écris-moi encore bientôt.

Comtesse Isaure peut voir que ses suggestions ont été écoutées. C'est avec plaisir que je fais droit à sa requête. Sa description de ma personne est assez exacte pour faire croire à une connaissance qui ne daterait pas du premier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, me tromperais-je ?

Charles-Paul Lafontaine. Certainement qu'on peut dire *battre la campagne*, seulement, c'est un voyage que je ne conseillerais pas, car c'est très mauvais pour la cervelle, petit ami.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

J'aime lorsque mes unes sont petites et [blanches
C'est du nom d'un héros que se forme mon [deux
On orne avec mon tout, jupes, corsages, [manches ;
C'est un tissu très beau et des plus précieux.

Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle est cette dame d-s premiers temps de la co'onie qui, portant un miroir à sa ceinture, faisait dire aux Sauvages du pays qui y voyaient leur image, qu'elle les portait dans son cœur ?

Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

De qui Mgr de Beauvais voulait-il parler lorsque dans une oraison funèbre il prononça ces paroles . le silence des peuples, est la leçon des rois.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No 5

Réponse : Paysage.

Ont bien répondu : Florence, Québec ; Violette, St-Hilaire ; Philippine, Fanny Maurault, Rose de Mai, Aimé, Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; M. Bauset, Ottawa ; Héléna, Nicolet ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Jean-Léon Pouliot, Fraserville.

Devinette No 5

Réponse : Malheureux.

Ont bien répondu : Thérèse Surveyer, Rose de Mai, Fanny Maurault, Philippine, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Héléna, Nicolet ; Agapit Legris, Louiseville ; Maurice Bauset, Ottawa ; Violette, St-Hilaire ; Florence, Québec.

Quelle différence y a-t-il entre un axiome, un dicton et un proverbe ?

Un axiome est une vérité tellement évidente par elle-même qu'elle n'a nul besoin d'être démontrée.

Un dicton est une sentence passée en proverbe connu : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Un proverbe est une maxime exprimée en peu de mots et devenue vulgaire ou populaire. Exemple : quand on regarde du haut d'une tour, les hommes nous paraissent tous comme des fourmis.

Ont donné de bonnes réponses : Rose de Mai, Fanny Maurault, Philippine, Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Florence, Québec ; Agapit Legris, Louiseville ; Héléna Nicolet ; Violette, St-Hilaire.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Combien Jacob eut-il d'enfants? Nommez-les. Quels furent les plus célèbres d'entre eux ? Jacob eut douze fils ; Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephtalie, Gad, Azer, Joseph et Benjamin.

Les plus célèbres furent : Juda, Lévi et Joseph.

Ont donné de bonnes réponses : Berthe Pagé, Waterloo ; T. Surveyer, Montréal ; Florence, Québec ; Eva Ouimet, Académie Sainte-Marie, Montréal ; Andrée Fortier, Sainte-Marie, Beauce ; Jean-Léon Pouliot, Fraserville ; Héléna, Nicolet ; Philippine, Montréal ; Agapit Legris, Louiseville ; Rose-de-Mai, Montréal ; Aimé-Charles-Paul Lafontaine, Montréal.

Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

Par qui et en quelle occasion furent prononcées ces paroles : "Mon cousin, ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite."

Ces paroles furent prononcées par Louis XIV au prince de Condé qui, après la bataille de Senef, venait le saluer ; mais il avait eu la goutte et montait difficilement les degrés, tout en s'excusant de faire attendre le roi ; c'est alors que celui-ci prononça les paroles flatteuses citées plus haut.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Nanette, Montréal ; Freska, Montréal ; Violette, Saint-Hilaire.

A travers les livres

REMERCIEMENTS à M. le docteur P. E. Prévost, chef de la Statistique au Conseil d'Hygiène de la Province de Québec qui m'a adressé son Traité d'Anatomie, de Physiologie et d'Hygiène privée. Ce livre est distribué aux Ecoles Primaires où je le crois appelé à combler une grande lacune dans les études de l'enfant, en lui faisant connaître de ces sciences, les notions utiles et essentielles au bien-être physique. Je n'ai pas la compétence voulue pour traiter des choses de l'anatomie et de la physiologie, et je ne puis donc discuter les données émises à ce sujet, mais je sais que le docteur Paul-Emile Prévost est un homme intelligent et cela me suffit pour avoir confiance au succès et à l'utilité de son traité.

"Conférences et discours de nos hommes publics en France," par M. Georges Bellerive, avocat. Voilà une intéressante compilation à posséder dans sa bibliothèque. M. Bellerive a raison : grâce à nos orateurs canadiens en France, notre province n'est plus aussi ignorée qu'elle l'était auparavant ; il était donc juste de garantir ces discours contre l'oubli et de les léguer à la postérité sous forme de volumes. Déjà, nous avons à regretter que le discours de l'hon. M. Chauveau, à l'Ecole Normale de Cluny, et, celui de l'hon. M. Chapleau, au Congrès des Unions, à Bordeaux, soient tout à fait perdus pour nous : félicitons-nous donc que les autres aient échappé à cet injuste sort.

Un nouveau chant patriotique "O Canada, ma Patrie" vient de paraître. C'est M. J. G. Yon, éditeur bien connu de la rue Sainte-Catherine, qui en est l'imprimeur et le propriétaire. Les paroles sont de M. J. H. Malo, et la musique — une ancienne mélodie dont l'auteur reste inconnu — a été arrangée et harmonisée par M. Alexis Contant. Le prix est de 35 cts. Encourageons les chants patriotiques, encourageons tout ce qui est canadien.

FRANÇOISE.

Ne nous lassons pas de monter et de descendre : il y a des misères à tous les étages.

SÉVERINE.

Le Trèfle

AU MOMENT où les jeunes lectrices du "Journal de Françoise" se préparent à aller à la campagne, où elles chercheront le plus de trèfles à quatre feuilles possible, rappelons un souvenir de l'impératrice Eugénie, qui, elle aussi croyait à la puissance occulte de l'emblême cher au cœur des fils de la blonde Hibernie.

L'impératrice Eugénie prépare un livre de souvenirs, et en attendant, quelques documents s'en sont échappés. On donne déjà les lettres intimes qu'il doit contenir, et déjà ceuxqui ont brûlé les Tuileries jouissent à se découvrir une excuse dans le fait que l'impératrice des Français, quoique en amitié avec Mérimée, négligeait l'orthographe. Parmi ces billets dont la plupart sont datés d'un moment si proche de celui où l'on aurait pu les sécher avec des cendres, il en est pourtant quelques-uns d'un joli sentiment de souveraine, de mère, de femme, et dans les deux lignes de plus d'une de ces dépêches datées de Saint-Cloud — 1870 — s'évoque tout le fragile exquis et tout l'atroce durable d'un temps.

"La petite Malakoff a encore trouvé un trèfle à quatre feuilles," télégraphie par exemple l'Impératrice au prince impérial transporté à Metz. Et la superstition qui agit aux heures graves, aussi bien, n'est point une nouveauté. Au moment de partir pour l'Italie, Bonaparte envoyait à Joséphine une bague noire, avec cette inscription : *Au Destin !* Terrifiant, le Destin est représenté ici par des feuilles de trèfle cueillies sur les pelouses les plus riantes.

Un trèfle à quatre feuilles et puis du sang ; l'espoir et le désastre ; tout ce qui est superficiel pour conjurer le sort et l'horrible réalité après. Et certes à cette heure, dans l'écroulement total, parmi toutes ces ruines où le lierre lui-même semble n'être pas resté vert, cette pauvre histoire de trèfle prend des airs bien douloureusement puérils. Mais de cette faiblesse-là qui oserait sourire ? c'est plutôt une grande pitié douce que dégage son ironie, et qui sait si, au fond, toute la force de vivre ne nous vient pas d'une faiblesse qui aide à se duper soi-même et à la croire ?

A. H.

Cuisine Facile

RESTES DE GIGOT A LA BRISSAC

Les restes de gigot se mangent souvent froids avec sauce mayonnaise, on peut aussi les accommoder à la Brissac, de la manière suivante, ce qui forme un plat des plus présentables : Coupez le gigot en tranches ou morceaux pas trop épais ; faites prendre un peu couleur dans du beurre chaud, puis ajoutez-y des échalotes et du persil hachés fin. Laissez le tout cinq minutes sur un feu pas trop vif ; saupoudrez d'une cuillérée de farine et lorsque la farine est mêlée aux morceaux de viande, mouillez d'un demi-verre d'eau et d'un verre de vin. Salez le tout. Dix minutes avant de servir, ajoutez une cuillérée d'huile d'olives. Cette manière d'accommoder les restes de gigot est excellente, et loin de durcir la viande, elle l'attendrit.

(Les fruits sont maintenant dans leur abondance et nos lectrices nous sauront sans doute gré, de leur choisir des desserts composés de fruits et froids, ce qui est un avantage à l'époque des chaleurs)

PUDDING AUX BANANES

Faites tremper une demi-boîte de gélatine dans une demi-tasse de sucre, le jus d'un citron, un demiard de jus d'orange ; tournez jusqu'à ce que le sucre soit dissout ; passez au tamis ; placez sur de la glace, remuez jusqu'à consistance ; sur une couche de bananes au fond d'un moule, versez un peu de la gélatine, mettez à la glace ; ajoutez d'autres bananes avec gélatine ; répétez jusqu'à ce que le moule soit rempli ; mettez sur la glace.

MOUSSE A L'ANANAS

Placez des amandes émondées dans un moule ; couvrez avec de la gelée d'orange liquide, préparée avec de la gélatine ; mettez à la glace. Faites bouillir une tasse de jus d'ananas. faites refroidir, ajoutez un demiard de crême, les ¾ d'une tasse de sucre ; battez ; remplissez le moule à déborder ; recouvrez de papier beurré ; posez le couvercle, ficelez et mettez dans de la glace et du gros sel pendant quatre heures.

Conseils utiles

Le savon et l'eau chaude gâtent les toiles cirées Il faut se servir d'eau froide.

La plupart des fruits et des légumes qu'on mange aujourd'hui en Angleterre étaient quasi inconnus il y a quelques cents ans. Ce n'est qu'au temps de Henri VIII qu'on a commencé à cultiver les framboises, les fraises et les cerises, et on n'entend pas parler de la carotte et du choufleur avant le 11ième siècle.

On indique un excellent moyen de sécher les murs humides. On place une feuille de papier au pied du mur à sécher, pour garantir le parquet et on répand dessus de la chaux vive en poudre ; elle absorbera toute l'humidité. Répéter l'opération jusqu'à ce que le mur soit sec.

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

RELACHE

EN VINGT ANS RENTIER

La Caisse Nationale d'Economie

Société Philantropique et Mutuelle, fondée le 1er Janvier 1899 par L'ASSOCIATION ST-JEAN-BAPTISTE de Montréal. Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, Chap. 93.



Les HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS de TOUT AGE peuvent y appartenir.

13,000 Membres inscrits avec un Capital inaliénable de $65,000.00. En payant **Un Sou par Jour** à la CAISSE NATIONALE pendant 20 ans, vous vous assurez après cette date un revenu annuel suffisant pour subvenir à votre existence, durant le reste de votre vie.



La CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

est unique dans son genre, elle est la seule Société qui n'exige aucun examen médical, et qui inscrit sans aucun frais d'entrée, les femmes et les enfants de tout âge.



Demandez les blancs d'applications et les renseignements additionnels à

ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.,
Monument National, Montréal.

L. E. N. Pratte & Cie

Facteurs du PIANO PRATTE et seules Représentants des Instruments suivants :

PIANOS ..

MASON & HAMLIN, Boston ; HAZELTON Bros., KRANICH & BACH, HAINES Bros., FISHER, GABLER, de New-York, SCHAEFFERD, de Chicago, et autres Pianos Américains et Canadiens, depuis $150.00.

Instruments Automatiques...

PIANOLA, AERIOL, AEOLIAN, BOITES ET HORLOGES MUSICALES.

Le plus grand assortiment du Canada.

Nous vous invitons à venir nous rendre visite avant d'acheter ailleurs. Un seul prix et le plus bas.

No 2461 rue Ste-Catherine

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
270 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie.
Demandez un échantillon.

TEL. BELL, MAIN 2106.

Pourquoi Boire de l'Eau Impure

Quand on peut se procurer un **FILTRE**, garanti purifier l'eau pour **50c.**
FILTRES de tous genres, de 25c à $40.00.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

PIANOS **RIVET** PIANOS

Seul Représentant du Piano

HAZELTON

NEW-YORK

SALONS DE VENTE **140 RUE ST-DENIS**

MONTREAL

Catalogues envoyés sur demande
Accords et réparations exécutés par M. Rivet

TEL. EST 1685